

LES APPORTS DE LA SÉMIOLOGIE SAUSSURIENNE AUX THÈSES DÉVELOPPEMENTALES DE VYGOTSKI.

Jean-Paul Bronckart & Ecaterina Bulea
Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation
Université de Genève

1. Les thèses de Vygotski

L'une des thèses fondamentales de Vygotski, argumentée en particulier dans *Pensée et langage* (1934/1997 – ci-après *PL*) est que l'appropriation et l'intériorisation du langage provoquent une véritable *révolution* dans le fonctionnement psychologique humain. Sous l'effet de ces deux processus, le psychisme du jeune enfant, fonctionnant jusque là selon des modalités analogues à celles des autres espèces animales supérieures, et s'inscrivant ce faisant dans la continuité d'un développement *naturel*, serait entièrement réorganisé par les signes et les structures langagières, et s'inscrirait désormais dans un développement d'ordre *sociohistorique* : en d'autres termes encore, avec l'appropriation du langage, les significations historiquement élaborées par un groupe social, telles qu'elles sont cristallisées dans les unités et structures d'une langue naturelle, prendraient en charge l'ensemble du fonctionnement psychologique humain.

Dans le chapitre 4 de *PL* (*Les racines génétiques de la pensée et du langage*) Vygotski a appuyé cette thèse par un schéma développemental en Y.

Dans une première étape de l'ontogenèse humaine, on observerait, comme dans le monde animal, la co-existence de deux racines développementales disjointes, l'une qualifiée de « stade pré-verbal de l'intelligence », l'autre de « stade pré-intellectuel du langage ». Ce schéma revient ainsi à considérer qu'avant l'apparition du langage, l'enfant poursuivrait en parallèle deux formes de développement. La première procéderait de son interaction, non médiatisée par le langage et les relations sociales, avec le monde en ce qu'il a de physique : sur ce plan, il se construirait des capacités de représentation des objets et des actions telles que Piaget (cf. 1936 et 1937) les a décrites dans son analyse du stade sensori-moteur. La seconde forme procéderait de l'interaction, médiatisée cette fois par le langage et les autres outils sémiotiques, avec les partenaires sociaux (avec le monde en ce qu'il a de social) : sur ce plan, l'enfant se construirait des capacités de communication (co-actions, proto-langage), telles qu'elles ont été décrites notamment dans les travaux issus de l'école de Bruner (1973).

L'appropriation du langage procéderait de la fusion de ces deux racines, thèse qui, comme l'a souligné Schneuwly (1988), a deux implications. Elle signifie d'une part que les capacités de représentation sont désormais investies dans les échanges communicatifs ; elle signifie d'autre part et corollairement que les représentations du monde antérieurement constituées (dans l'interaction avec le monde physique) se trouvent désormais investies et réorganisées par les signifiés des signes de la langue naturelle de l'entourage : les images mentales constituant jusque là des entités inorganisées et idiosyncrasiques deviendraient de véritables unités délimitées, ce qui permettrait que se mettent en place les opérations de la pensée proprement dite.

Ce processus de fusion pensée-langage a été abordé plus ou moins directement par Vygotski dans le chapitre 7 de *PL (La pensée et le mot)*, dans une argumentation portant sur le statut de la pensée consciente et que nous résumerons comme suit :

a) Une critique des conceptions anciennes et/ou dominantes, qui abordent le langage et la pensée comme deux phénomènes séparés :

(1) « [...] le défaut méthodologique fondamental de l'immense majorité des recherches sur la pensée et le langage, défaut qui est cause de la stérilité de ces travaux, [est] de considérer ces deux processus comme deux éléments indépendants, autonomes et isolés, dont la réunion externe est la source de la pensée verbale avec toutes les propriétés qui lui sont inhérentes. » (Vygotski, 1997, p. 416)

b) L'affirmation de la nécessité d'identifier une unité de la pensée verbale comme tout, et la thèse selon laquelle celle-ci réside dans la *signification* du mot :

(2) « C'est dans la *signification* du mot que nous avons trouvé cette unité de base qui reflète sous la forme la plus simple l'unité de la pensée et du langage. » (*ibid.*, p. 417)

La signification est donc conçue comme un phénomène psychique unique, relevant à la fois et indissolublement de la pensée et du langage :

(3) « Ainsi la signification du mot est à la fois un phénomène verbal et un phénomène intellectuel, cependant cela ne signifie pas pour elle une appartenance purement extérieure à deux domaines de la vie psychique. La signification du mot est un phénomène de la pensée dans la mesure seulement où la pensée est liée au mot et incarnée dans le mot — et inversement elle est un phénomène de langage dans la mesure seulement où le langage est lié à la pensée et éclairé par elle. C'est un phénomène de la pensée ou du langage doué de sens, c'est l'*unité* du mot et de la pensée. » (*ibid.*, p. 418)

c) L'introduction d'un argument décisif aux yeux de Vygotski, issu de ses propres recherches empiriques : les significations se *développent* dans l'ontogenèse, se modifient, ou encore sont *dynamiques*. Or les conceptions antérieures ne pouvaient expliquer cette dynamique permanente dans la mesure où elles considéraient que les significations n'étaient que les produits d'une association conventionnelle entre le mot (entité sonore) et une idée préalable, association qui une fois établie n'aurait plus aucune raison d'être modifiée :

(4) « La découverte que les significations du mot ne sont pas immuables, constantes, invariables, et qu'elles se développent est une découverte capitale, qui seule peut sortir la théorie de la pensée et du

langage de l'impasse où elle est engagée. » (*ibid.*, p. 427)

d) L'affirmation selon laquelle, pour expliquer cette dynamique, il faut analyser « le rôle fonctionnel de la signification du mot dans l'acte de pensée » ou « le fonctionnement des significations dans le cours vivant de la pensée verbale » (*ibid.*, p. 427).

Cette analyse débouche alors sur deux constats :

d1) L'unité que constitue la signification est de l'ordre non de l'objet, mais du *processus*, d'un mouvement permanent :

(5) « le rapport de la pensée avec le mot est avant tout non une chose mais un processus, c'est le mouvement de la pensée au mot et inversement du mot à la pensée [...] La pensée ne s'exprime pas dans le mot mais se réalise dans le mot. C'est pourquoi on pourrait parler d'un devenir (d'une unité de l'être et du non-être) de la pensée dans le mot ». (*ibid.*, p. 428)

d2) Ce processus est éminemment *complexe* :

(6) « Dès la première tentative, un tableau grandiose, d'une extrême complexité, s'offre à nous d'emblée, qui surpasse par la finesse de son architectonique tous les schémas qu'ont pu envisager les plus riches imaginations des chercheurs. » (*ibid.*, p. 428)

(7) « L'unité du langage est une unité complexe, non homogène. » (*ibid.*, p. 429)

e) Après un long examen du développement du langage chez l'enfant, dans ses dimensions externe et interne (langage intérieur), deux types de conclusions :

- une ayant trait au mouvement d'élaboration de la pensée verbale :

(8) « Dans le drame vivant de la pensée verbale, le mouvement s'effectue [comme suit] : du motif, qui donne naissance à la pensée, à la mise en forme de cette pensée elle-même, à sa médiation dans le langage intérieur, puis dans la signification des mots extériorisés, et, enfin, dans les paroles. » (*ibid.*, p. 496)

- l'autre ayant trait au statut même de la pensée consciente :

(9) « Le mot est bien dans la conscience ce qui, selon Feuerbach, est absolument impossible à l'homme seul, mais possible à deux. C'est l'expression la plus directe de la nature historique de la conscience humaine. [...] Le mot doué de sens est un microcosme de la conscience humaine. » (*ibid.*, p. 500)

2. Une évaluation de ces thèses

Cette approche est fondatrice de l'interactionnisme social, ou à tout le moins de la branche de ce courant qui met l'accent sur le rôle décisif du langage (eu égard à l'activité), et nous adhérons pour notre part sans réserve à son orientation générale, en l'occurrence aux deux points qui suivent :

- le caractère décisif ou révolutionnaire de la transformation du psychisme sous l'effet de l'appropriation/intériorisation du langage : investi par ce langage, le psychisme humain cesse bien

d'être soumis aux seules modalités de fonctionnement naturel, et se trouve réorganisé par des valeurs d'ordre sociohistorique ;

- l'affirmation de l'existence d'une véritable unité de pensée verbale, intégralement psychique, qui est dynamique, processuelle et complexe.

Mais cette approche pose aussi divers types de problèmes.

a) Comme l'un de nous l'avait soutenu ailleurs (cf. Bronckart, 1997), la thèse de l'existence de deux racines développementales disjointes doit être récusée, et plus largement la teneur du chapitre 4 de *PL* n'est pas à la hauteur de celle du chapitre 7, notamment parce qu'elle est encore marquée par l'acceptation de la validité du parallélisme entre phylo- et ontogenèse hérité notamment de Levy-Bruhl (1927). Dans le chapitre évoqué, nous avons relevé quelques contradictions dans la description de ces deux racines, que nous ne pourrions détailler ici. Mais pour l'essentiel, Vygotski semble y sous-estimer le fait que, entre la naissance et l'acquisition du langage, le jeune enfant est intégré à des formes d'activités humaines régulées par le langage des adultes, et que cette activité constitue le cadre médiatisant l'ensemble de ses interactions avec le monde physique, en même temps et sous des modalités analogues à celles de ses interactions avec le monde social : de ce fait il ne peut y avoir à cette période, ni constructions pré-intellectuelles pures, ni constructions pré-langagières indépendantes des élaborations cognitives. Mais si cette thèse relative à l'amont est ainsi en quelque sorte inutile, son complément, selon lequel le langage verbal humain est, en essence, fusion des processus de représentation et de communication, ne doit pas être récusé pour autant.

b) On relèvera aussi divers problèmes terminologiques : le terme « pensée » désigne dans certains cas des processus psychiques antérieurs à l'acquisition du langage, parfois la pensée verbale consécutive à cette acquisition ; il en va de même pour le terme « langage » qui désigne parfois les premières formes d'interactions communicatives, parfois les interactions verbales proprement dites.

c) Cette question terminologique renvoie en réalité au problème théorique suivant : que seraient cette pensée avant le langage et ce langage avant la pensée verbale ? La citation 8 laisse entendre qu'il y aurait d'abord constitution d'une première forme de pensée, qui se trouverait, secondairement, transformée sous l'effet de l'acquisition du langage. Une telle analyse demeure compatible avec la thèse selon laquelle coexisteraient deux formes de pensée humaine, l'une non sémiotisée ou proprement cognitive, l'autre sémiotisée ou verbalisée. C'est cette forme de thèse qui sous-tend la distinction entre mémoire sémantique et mémoire cognitive, ou qui est exploitée par certains courants cognitivistes pour poser la prééminence de la pensée pure, universelle, par rapport aux formes de pensées qui seraient sémiotisées et socioculturellement dépendantes.

d) Enfin, la citation 9 et l'emprunt à Feuerbach posent clairement que la pensée consciente est d'ordre historique et requiert les interactions sociales. Mais force est de constater que, dans les analyses antérieures de ce chapitre, ne sont clairement mis en évidence et approfondis : - ni le rôle effectif des interactions sociales dans ce processus ; - ni le statut des signes/significations et ce qui, dans leur structure même, explique qu'ils soient dynamiques ou perpétuellement changeants ; - ni en définitive le mécanisme par lequel la pensée consciente devient sociohistorique.

3. Les apports des réflexions saussuriennes sur le signe

Les réflexions de Ferdinand de Saussure nous paraissent pouvoir contribuer puissamment à la clarification des problèmes qui viennent d'être évoqués, pour autant que l'on prenne en considération le corpus effectif de son œuvre. Si l'on excepte son *Mémoire sur le système primitif des voyelles en indo-européen* (1879/1922), Saussure n'a pratiquement rien publié de son vivant, et le *Cours de linguistique générale* (1916/1975) qui l'a rendu célèbre a été composé sur la base de notes d'étudiants des cours éponymes qu'il a donnés à Genève de 1907 à 1911, par deux rédacteurs qui n'avaient pas assisté auxdits cours. Ce texte ne donne qu'un reflet à la fois partiel et déformé de la position effective de Saussure, position que l'on peut néanmoins reconstituer aujourd'hui à partir de nouveaux cahiers d'étudiants (cf. Constantin, 2005) ou de ses multiples notes manuscrites, dont une partie a été récemment retrouvée et publiée dans les *Écrits de linguistique générale* (2002). Nous sommes pour notre part engagés dans ce travail de réinterprétation de la théorie saussurienne effective, avec un ensemble de collègues linguistes (cf. Bronckart, Bulea & Bota, 2010).

On relèvera d'abord que les propositions théoriques de Saussure se fondent sur un impressionnant travail empirique antérieur portant sur la comparaison de multiples langues se distribuant dans l'espace et dans le temps ; travail ayant mis en évidence la permanence des changements qui affectent aussi bien les mots que les idées qu'ils véhiculent et que le rapport de signification entre ces deux pôles.

On relèvera ensuite que Saussure adressait aux courants linguistiques antérieurs une critique analogue à celle que Vygotski adressait à ses prédécesseurs : ce que ce dernier qualifiait de position associationniste était qualifié par Saussure de position conventionnaliste simple, concevant la langue comme une « nomenclature », c'est-à-dire comme un ensemble de termes renvoyant aux choses, telles que ces dernières se présentent et sont organisées dans le monde. Pour les deux auteurs, les conceptions de ce type ne permettaient pas de comprendre pourquoi les signes des langues se transforment en permanence, et elles semblaient par ailleurs ignorer la dimension intégralement psychique des signes, que Saussure présentait comme suit :

(10) « La troisième [manière de se représenter le mot] est de comprendre que **le mot pas plus que son sens n'existe hors de la conscience que nous en avons**, ou que nous voulons bien en prendre à chaque moment. Nous sommes très éloigné de vouloir faire ici de la métaphysique.¹ » (*Ecrits de linguistique générale*, 2002, p. 83)

La démarche de Saussure a alors été de comprendre ce qu'est un *signe* en général et un *signe verbal* en particulier, et dans ce qui suit, nous reconstituerons son analyse en six étapes, qui ont été présentées plus en détail ailleurs par l'une d'entre nous (cf. Bulea, 2005 ; 2006 ; 2010).

3.1. Le caractère double des entités sonores

Dans ses travaux antérieurs de phonologie, Saussure avait d'une part mis en évidence que les productions sonores comportent des dimensions physiques et physiologiques accessibles. Mais il avait également relevé que, dans leur fonctionnement langagier effectif, les productions sonores ne pouvaient se réduire à cette seule dimension matérielle ; il avait souligné plus précisément que leur accessibilité directe ne devait pas occulter le fait qu'en même temps, en tant qu'ils sont proférés et perçus par les humains, les sons comportent nécessairement une dimension d'*impression acoustique*, inanalysable en elle-même, et pour cette raison *ne relevant pas spécifiquement de l'étude phonologique*² :

(11) « Il s'agit d'observer le mécanisme par lequel est produite chaque espèce de son. En dehors du côté phonatoire, il y a un côté acoustique qui rentre aussi dans la physiologie. **Mais il est une chose (l'impression acoustique) qui ne fait pas partie de l'étude phonologique.** On ne peut l'analyser [...] On pourrait croire que les sons sont la première partie de la linguistique. **La langue est un système qui court sur des impressions acoustiques inanalysables** (différence de *f* avec *b*). Or l'analyse <phonatoire> de cela n'intéresse pas le linguiste. » (Constantin, 2005, pp. 151-154)

Cette impression acoustique, qui sera ultérieurement qualifiée d'*image acoustique*, est proprement *psychique* (ce qui constitue d'ailleurs la raison de son inaccessibilité directe) : elle procède de traces ou d'« empreintes » que les humains ont et/ou gardent des productions sonores, *en présence ou en absence* de toute profération effective. Elle *se* constitue comme un *dégagement* des propriétés de sa base empirique, et se trouve de la sorte pourvue d'une existence autre, *immatérielle*, qui a notamment la propriété de transcender aussi bien la singularité d'exécution de chaque acte phonique, que le caractère irréductiblement éphémère de ses propriétés strictement physiques.

En outre, cette image acoustique ne *devient* signe qu'à la condition que lui soit associée une

¹ Dans l'ensemble de nos citations, les soulignements en italiques sont des auteurs et les soulignements en gras sont de nous.

² Dans plusieurs manuscrits de Saussure, le terme de « phonologie » désigne de fait la discipline que l'on qualifie aujourd'hui de phonétique (analyse des propriétés physiques des sons, abstraction faite de leur valeur distinctive dans le cadre d'une langue naturelle).

idée, et dans les conditions où l'idée lui est associée. Ce qui a donné lieu à la formule bien connue du *Cours de linguistique générale* :

(12) « Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique. Cette dernière n'est pas le son matériel, chose purement physique, mais l'empreinte psychique de ce son, la représentation que nous en donne le témoignage de nos sens ; elle est sensorielle, et s'il nous arrive de l'appeler "matérielle", c'est seulement dans ce sens et par opposition à l'autre terme de l'association, le concept, généralement plus abstrait. » (*Cours de linguistique générale*, 1975, p. 98)

Sur cette base, Saussure dissocie donc, sur le versant sonore des signes, d'une part la *figure vocale*, qui désigne la dimension matérielle ou perceptible des sons ou mots, et *l'image acoustique*, comme forme entrant dans la composition du signe, pour autant que lui soit associée une idée :

(13) « **Il est faux (et impraticable) d'opposer la forme et le sens.** Ce qui est juste en revanche c'est d'opposer la *figure vocale* d'une part, et la *forme-sens* de l'autre. » (*Ecrits de linguistique générale*, 2002, p. 17)

Cette analyse implique que ce qui fonctionne sémiotiquement sur le versant sonore, c'est une image psychique dégagée de la matérialité des sons, et que celle-ci ne se construit que dans et par son association à une signification.

3.2. Le caractère radicalement spécifique ou sémiotique des significations

Sur ce versant du sens, Saussure conteste d'abord que *les contenus des signes puissent être donnés d'avance*, au niveau des objets ou référents existant dans le monde. Et il conteste aussi en conséquence que la structuration des signes s'effectue conformément à celle des objets auxquels ils renvoient. Il récuse en d'autres termes *toute base ou tout fondement externe* (mondain) pour et lors de la constitution-configuration des signes :

(14) « *D'abord* l'objet, puis le signe ; donc (ce que nous nierons toujours) base extérieure donné au signe. [...] Il est malheureux certainement qu'on commence par y mêler comme un élément primordial cette donnée des objets désignés, lesquels n'y forment aucun élément quelconque. » (*ibid.*, pp. 230-231)

Mais il conteste tout autant que les structures de pensée conditionnent la structuration des signes d'une langue :

(15) « Ce qui est faux, c'est de penser qu'il y ait quelque part des formes (existant par elles-mêmes hors de leur emploi) ou quelque part des idées (existant par elles-mêmes hors de leur représentation). » (*ibid.*, p. 31)

En fait la position de Saussure sur ce thème peut être résumée comme suit : - certains soutiennent qu'il existe des « idées » préalables à leur mise en signe, mais en tout état de cause, si c'est le cas, ces idées n'ont rien de linguistique ; - en réalité l'auteur doute, voire conteste, que puissent préexister aux signes de véritables « idées », en tant qu'unités de pensée distinctes,

accessibles et opérationnelles :

(16) « I. Domaine non linguistique de la pensée pure, ou **sans signe vocal, et hors du signe vocal**. C'est dans ce domaine, de quelque science qu'il relève, que doit être reléguée toute espèce de catégorie absolue de l'idée, si on la donne vraiment comme absolue, si on prétend poser par exemple la catégorie soleil ou la catégorie du futur ou celle du substantif *pour autant qu'on les donne comme vraiment absolues et indépendantes des signes vocaux d'une langue, ou des infinies variétés de signes quelconques.* » (*ibid.*, p. 44)

En outre, tout comme les images acoustiques ne s'élaborent que dans leur association aux significations, ces significations elles-mêmes sont des entités psychiques qui ne s'élaborent que dans et par leur association à une image acoustique.

(17) « Psychologiquement, que sont nos idées, abstraction faite de la langue ? Elles n'existent probablement pas, ou sous une forme qu'on peut appeler amorphe. Nous [n']aurions <d'après philosophes et linguistes> probablement <pas> le moyen de distinguer <clairement> deux idées sans le secours de la langue (langue intérieure naturellement). Par conséquent, prise en elle-même, la masse purement conceptuelle de nos idées, la masse dégagée de la langue représente une espèce de nébuleuse informe où l'on ne saurait rien distinguer dès l'origine Aussi donc réciproquement pour la langue, les différentes idées ne représentent rien de préexistant. Il n'y a pas : a) des idées qui seraient toutes établies et toutes distinctes les unes en face des autres, b) des signes pour ces idées. Mais il n'y a rien du tout de distinct dans la pensée avant le signe linguistique. Ceci est le principal. D'un autre côté il vaut la peine de se demander si en face de ce royaume des idées tout à fait confus le royaume du son offrirait d'avance des unités bien distinctes (pris en lui-même en dehors de l'idée). Il n'y a pas non plus dans le son des unités bien distinctes, circonscrites d'avance. C'est entre deux que le fait linguistique se passe. » (Constantin, 2005, p. 285)

Combinée à la précédente, cette analyse conduit à la *désubstantialisation* radicale du signe, et ce sur ses deux versants. Au plan sonore, ce ne sont pas les figures vocales (les sons dans leurs propriétés physiques perceptibles) qui interviennent en tant que tels dans le signe, mais les images acoustiques dégagées de ces figures, et qui sont donc des formes psychiques. Au plan idéal, les significations qui s'articulent à ces images ne sont conditionnées ni par les propriétés des référents mondains, ni par des unités ou opérations de pensée qui préexisteraient à la langue ; ce sont des formes psychiques, mais qui sont particulières ou propres à l'ordre sémiotique.

3.3. Le signe comme entité purement processuelle

Les signes n'existent donc qu'en tant qu'union, qu'une *association* de ces deux formes psychiques. Ces formes, dont le substrat est hétérogène (sonore et idéal), deviennent homogènes dans et par cette association ; "homogènes" au sens où elles interagissent et se constituent en une unité duale d'un autre ordre, l'ordre sémiotique précisément. Le signe est donc fondamentalement de l'ordre du *processus*, mais pas d'un processus de mise en correspondance d'entités pré-organisées : il est une sorte de *mécanisme psychique* d'engendrement d'entités significatives, par association :

(18) « II. Domaine *linguistique* de **la pensée qui devient IDÉE DANS LE SIGNE ou de la figure vocale qui devient SIGNE DANS L'IDÉE : ce qui n'est pas deux choses, mais une**, contrairement à la première erreur fondamentale. Il est aussi littéralement vrai de dire que le mot est le signe de l'idée que de dire que l'idée est le signe du mot ; elle l'est à chaque instant, puisqu'il n'est pas possible, même, de fixer et de limiter matériellement un mot dans la phrase sans elle. » (*Ecrits de linguistique générale*, 2002, pp. 44-45)

Le signe est création ou émergence d'un nouvel ordre, qui est une *forme autonome* de ré-exploitation conjointe des deux domaines, un « accouplement » de ceux-ci par-delà leur hétérogénéité constitutive ; il est donc fondamentalement *actif* :

(19) « [...] le langage n'offre sous aucune de ses manifestations une *substance* mais seulement des *actions* combinées ou isolées de forces physiologiques, physiques, mentales [...] » (*ibid.*, p. 197)

Ceci implique que le mode d'existence du signe coïncide avec sa perpétuelle (re)production ; puisque la « 'pensée-son' implique des divisions » qui brisent la continuité amorphe, ce processus de discrétisation même est illimité et potentiellement reproductible à l'infini. Le signe relève d'une « activité incessante » dira Saussure.

3.4. Le signe comme phénomène complexe

Saussure introduit cette problématique de la complexité du signe par la métaphore de la constitution de l'air ou de l'eau, comme Vygotski l'avait fait pour introduire à la question de la complexité des unités d'analyse de la psychologie :

(20) « On pourrait comparer l'entité linguistique à un corps chimique composé, ainsi l'eau où il y a de l'hydrogène et de l'oxygène <(H₂O)>. Sans doute, la chimie si elle sépare les éléments a de l'oxygène et de l'hydrogène mais on reste dans l'ordre chimique. **Au contraire, si on décompose l'eau linguistique <en prenant l'hydrogène ou l'oxygène> on quitte l'ordre linguistique <(on n'a plus d'entité linguistique)>**. (Constantin, 2005, p. 224)

Néanmoins, ce type de comparaison ne fournit pas de modèle ou d'analogie qui serait directement exploitable pour l'ordre des signes. Comme Saussure s'empresse de le souligner, les ordres physique ou chimique *peuvent* comporter (et comportent de fait) aussi bien des entités simples pourvues d'une structuration propre (l'azote, l'oxygène, l'hydrogène) que des entités complexes, issues de la synthèse des premières. Mais précisément, cette différence même met en évidence ce qui constitue l'une des caractéristiques *irréductibles* de l'ordre des signes : celui-ci possède *exclusivement* des entités complexes et n'existe qu'en vertu de cette forme d'organisation. Mais en quoi réside cette complexité ?

Sur le versant sonore, toute forme doit en fait être considérée comme relevant foncièrement d'un *engendrement*, c'est-à-dire comme procédant d'un travail de différenciation *appliqué aux figures vocales*. Plus précisément, la notion de forme a trait à un *processus de mise en contraste* de figures vocales, ou encore à un processus de sélection, d'identification et d'extraction contrastives

d'ensembles de traits, par lesquels ces figures se trouvent effectivement différenciées les unes des autres. A défaut de mise en œuvre de ce processus, la figure vocale demeure ce qu'elle est au plan physique, c'est-à-dire une séquence phonique quelconque ou "vide" ; pour qu'elle puisse devenir une entité d'ordre linguistique, elle doit être investie d'une existence pour et dans la conscience des sujets parlants, c'est-à-dire être ressentie, délimitée ou encore déterminée :

(21) « Une forme est une figure vocale qui **est pour la conscience des sujets parlants déterminée**, c'est-à-dire à la fois **existante et délimitée**. Elle n'est rien de plus ; comme elle n'est rien de moins. Elle n'a pas nécessairement « un sens » précis ; mais elle est **ressentie comme quelque chose qui est ; qui de plus ne serait plus, ou ne serait plus la même chose, si on changeait quoi que ce soit à son exacte configuration.** » (*Ecrits de linguistique générale*, 2002, p. 37)

Dans cette première approche, la notion de forme renvoie donc au *traitement psychique discriminatif des figures vocales*, tel que celui-ci est *réalisé et ressenti par les sujets parlants*. Mais Saussure souligne en outre que ce premier processus de différenciation se réalise conjointement à la différenciation des idées ou du sens ; et que c'est en vertu de ce caractère double de ce premier régime de différenciation que les produits qui en résultent se trouvent potentiellement associables :

(22) « On ne peut pas définir ce qu'est une forme à l'aide de la figure vocale qu'elle représente, – pas davantage à l'aide du sens que contient cette figure vocale. On est obligé de poser comme fait primordial le fait GÉNÉRAL, COMPLEXE et composé de DEUX FAITS NÉGATIFS : de la *différence* générale **des figures vocales** jointe à la *différence* générale **des sens qui s'y peuvent attacher.** » (*ibid.*, p. 29)

La modalité d'existence des signes est dès lors tout à fait particulière, en ce qu'elle est inéluctablement : - *négative*, c'est-à-dire non définissable *a priori* ou en référence à un fondement externe quelconque ; - *corrélative*, au sens où les formes se définissent les unes par rapport aux autres ; - *complexe*, en ce que ni les formes ni les sens n'existent en tant que tels en dehors de leur association :

(23) FORME = Non pas une certaine entité *positive* d'un ordre quelconque, et d'un ordre simple ; mais l'entité à la fois *négative* et *complexe* : résultant (sans aucune espèce de base matérielle) de la *différence* avec d'autres formes combinée avec la *différence* de signification d'autres formes » (*ibid.*, p. 36)

Cette modalité particulière d'individuation réside en d'autres termes dans la *co-détermination des formes et des sens dans leur union* ; ce qui implique que toute délimitation d'entités se réalise exclusivement à *l'intérieur* de l'ordre sémiologique. Dès lors, l'ordre des signes n'est autre que l'espace de co-établissement d'entités complexes, dont l'unité n'est que le produit irréductible de *trois rapports simultanément actifs* : - les rapports différentiels des formes entre elles ; - les rapports tout aussi différentiels des significations entre elles ; - enfin les rapports associatifs entre formes et significations :

(24) « Nous sommes toujours ramené aux **quatre termes irréductibles et aux trois rapports**

irréductibles entre eux **ne formant qu'un seul tout pour l'esprit** : (un signe / sa signification) = (un signe / et un autre signe) et de plus = (une signification / une autre signification). [...] Mais en réalité il n'y a dans la langue aucune détermination ni de l'idée ni de la forme ; **il n'y a d'autre détermination que celle de l'idée par la forme et celle de la forme par l'idée**. [...] C'est là ce que nous appelons **le QUATERNION FINAL** et, en considérant les quatre termes dans leurs rapports : le triple rapport irréductible. » (*ibid.*, p. 39)

Ce « quaternion » intégralement psychique, qualifié aussi d'« être quadruple » (*ibid.*, p. 42) faisant néanmoins « un seul tout pour l'esprit » (*ibid.* p. 39), constitue la formulation opérationnelle de la solution alternative qu'oppose Saussure à la dualité traditionnelle « forme *vs* sens ». Et si l'on admet que cet être constitue bien une seule entité, il s'agit alors d'une entité qui comporte, en tant que l'un de ses ingrédients constitutifs, *le mécanisme même qui l'engendre* ; ce qui en fait un être instable par nature, dont les concrétisations demeurent fragiles, voire précaires, dans la mesure où elles ne résultent que de la mobilisation d'éléments de l'entour sémiologique coexistant qui sont tout aussi fragiles.

3.5. Le signe comme entité vide

La réflexion qui précède conduit alors à affirmer que le signe est une « essence relative », que *sa réalité est purement relationnelle et oppositive*, ou encore que cette réalité ne relève que de la coexistence et des positions réciproques de formes, de sens, ou de signes dans leur intégralité :

(25) « [...] il n'y a jamais rien qui puisse résider dans *un* terme (par suite directe de ce que les symboles linguistiques sont sans relation avec ce qu'ils doivent désigner), que *a* est impuissant à rien désigner sans le secours de *b*, celui-ci de même sans le secours de *a* ; ou que tous deux ne valent donc que par leur réciproque *différence* ». (*ibid.*, p. 218)

(26) « Il n'y a pas *la* forme et une idée correspondante ; il n'y a pas davantage *la* signification et un signe correspondant. Il y a *des* formes et *des* significations possibles (nullement correspondantes) ; il y a même seulement en réalité des *différences* de formes et des *différences* de significations ; d'autre part chacun de ces ordres de *différences* (par conséquent de choses déjà négatives en elles-mêmes) n'existe comme différences que grâce à l'union avec l'autre. » (*ibid.*, pp. 42-43)

(27) « FORME = Non pas une certaine entité *positive* d'un ordre quelconque, et d'un ordre simple ; mais l'entité à la fois *négative* et *complexe* : résultant (sans aucune espèce de base matérielle) de la *différence* avec d'autres formes COMBINÉE avec la *différence* de signification d'autres formes. » (*ibid.*, p. 36)

Allant jusqu'au bout de son analyse, Saussure en conclura que les signes sont en réalité des *entités vides*, c'est-à-dire des entités dont l'essence même n'est constituée ni par des éléments physiques (les sons ou les objets externes), ni par les opérations cognitives d'un sujet. Les signes ne sont pour lui en définitive que des fantômes, des « bulles de savon » :

(28) « *Aucun signe n'est donc limité dans la somme d'idées positives qu'il est au même moment appelé à concentrer en lui seul* ; [...] et il est donc vain de chercher quelle est la somme des signification d'un mot. » (*ibid.*, p. 78)

(29) « [...] c'est la leçon de tous les jours pour qui étudie de voir que l'association — que nous chérissons parfois — n'est qu'une *bulle de savon*, n'est même pas une bulle de savon, laquelle possède au moins son unité physique et mathématique [...] » (In Turpin, 2003, pp. 387-388)

3.6. La positivité des signes (ou leur *valeur*) ne procède que de l'histoire sociale, et les signes sont donc intégralement sociaux

De l'analyse qui précède, Saussure conclut que les signes sont fondés « sur l'*irraison* même », et que l'organisation du système de la langue n'est pas « corrigeable ou dirigeable par la raison humaine » :

(30) « [...] parce qu'en effet rien ne garantit plus depuis le moment où le système de signes appartient à la collectivité que ce soit une raison intérieure, une raison faite à l'image de notre raison individuelle, qui va continuer à gouverner le rapport du signe et de l'idée. **Nous ne savons plus quelle force et quelle loi** (forces et loi ou par quelles lois au pluriel) **vont être mêlées à la vie de ce système de signes**, nous ne pouvons pas le savoir, deviner, avant précisément de les avoir étudiées, observées par une étude profondément différente de celle qui consiste à se représenter les conditions *normales ou purement rationnelles* du signe vis-à-vis de l'idée (selon une mesure rationnelle [...]). » (*Ecrits de linguistique générale*, 2002, p. 289)

a) Mais les signes ont néanmoins une positivité, ou acquièrent une valeur, et cette valeur ne découle que de l'usage social ; elle n'est que le produit des échanges ou des interactions sociales, en synchronie (dans les échanges quotidiens) ou en diachronie :

(31) **Un mot n'existe véritablement, et à quelque point de vue qu'on se place, que par la sanction qu'il reçoit de moment en moment de ceux qui l'emploient.** » (*ibid.*, p. 83)

(32) « — L'*échange*, comme seule expression véritable de tout mouvement dans la langue. [...] Dans l'*échange* l'unité est établie par la valeur idéale, au nom de laquelle on déclare adéquats entre eux des objets matériels qui peuvent d'ailleurs être absolument dissemblables et de plus constamment renouvelés chacun dans leur substance. C'est exactement le caractère de tous les « changements » ou « mouvements » linguistiques. » (*ibid.*, p. 60)

Le signe, et la langue comme système de signes sont donc fondamentalement sociaux, ou encore le social est le lieu, ou le milieu, de réalisation de la langue : **le social est une propriété interne de la langue**, et c'est même sa seule propriété positive.

(33) « [...] si ce milieu de la collectivité change toute chose pour le système de signes, ce milieu est aussi dès l'origine le véritable endroit de développement où tend dès sa naissance un système de signes : un système de signes proprement fait pour la collectivité comme le vaisseau pour la mer. **Il n'est fait que pour s'entendre entre plusieurs ou beaucoup et non pour s'entendre à soi seul.** C'est pourquoi à aucun moment, contrairement à l'apparence, **le phénomène sémiologique quel qu'il soit ne laisse hors de lui-même l'élément de la collectivité sociale** : la collectivité sociale et ses lois est un de ses éléments *internes* et non *externes*, tel est notre point de vue. » (*ibid.*, pp. 289-290)

b) Où s'opèrent ces échanges, cette activité sociale littéralement fabricatrice des significations ? La réponse de Saussure, totalement éludée par les rédacteurs du *CLG*, était pourtant claire ; ces

échanges ne s'effectuent que dans l'activité de parole, c'est-à-dire dans le discours.

(34) « **Toutes les modifications**, soit phonétiques, soit grammaticales (analogiques) **se font exclusivement dans le discursif**. Il n'y a aucun moment où le sujet soumette à une révision le trésor mental de la langue qu'il a en lui, et crée à tête reposée des formes nouvelles [] qu'il se propose, (promet) de « placer » dans son prochain discours. **Toute innovation** arrive par improvisation, en parlant, et pénètre de là soit dans le trésor intime de l'auditeur ou celui de l'orateur, mais **se produit donc à propos du langage discursif**. » (*ibid.*, p. 95)

(35) « Seulement, la linguistique, j'ose le dire, est vaste. Notamment elle comporte deux parties : l'une qui est plus près de **la langue, dépôt passif**, l'autre qui est plus près de **la parole, force active et origine véritable des phénomènes** qui s'aperçoivent ensuite peu à peu dans l'autre moitié du langage. » (*ibid.*, p. 273)

(36) « Du côté interne (sphère langue), il n'y a jamais préméditation, ni même de méditation, de réflexion sur les formes, en dehors de l'acte, de l'occasion de la parole, sauf une activité inconsciente presque passive, en tout cas non créatrice : l'activité de classement. Si **tout ce qui se produit de nouveau s'est créé à l'occasion du discours**, c'est dire en même temps que c'est du côté social du langage que tout se passe. » (In Engler, 1968, p. 384)

c) Et c'est la socialité de la langue qui explique son mouvement, son dynamisme permanent : les langues changent parce que leurs ingrédients ne sont que de nature socio-historique, quand bien même ils sont ancrés dans le psychisme des individus :

(37) « [...] le phénomène socio-historique [...] entraîne le tourbillon des signes dans la colonne verticale et défend alors d'en faire ni un phénomène *fixe* ni un langage *conventionnel*, puisqu'il est le résultat incessant de l'action sociale, imposé hors de tout choix. » (*Ecrits de linguistique générale*, 2002, p. 102).

4. En guise de synthèse

La conception vygotkienne du développement humain peut être résumée et symbolisée par la formule célèbre de *Pensée et langage* :

(38) « La pensée de l'enfant [...] dépend dans son développement de la maîtrise des moyens sociaux de la pensée, c'est-à-dire dépend du langage. [Avec l'émergence de la pensée verbale], **le type même de développement s'est modifié, passant du biologique au sociohistorique** » (*Pensée et langage*, 1997, p. 187)

Ce que nous avons voulu démontrer dans cette contribution, c'est que l'analyse saussurienne du signe fournit tous les éléments nécessaires pour comprendre comment s'effectue cette transformation du biologique au sociohistorique. Selon cette analyse en effet, les processus mobilisés dans la confection des signes sont des processus psychiques *élémentaires* (la construction d'images mentales, la différenciation et l'association) dont Piaget (1992) a clairement démontré qu'ils étaient communs à l'humain et aux animaux. Les processus de construction des signes se situent donc dans le prolongement direct des processus communs au vivant : c'est l'aspect de *continuité* découlant de l'évolution des espèces. Mais une fois constitués, ces signes transforment

radicalement le psychisme hérité et le font passer, selon la formule de Vygotski, du régime bio-comportemental au régime sociohistorique : c'est l'aspect de la *rupture* fondatrice de la spécificité humaine.

Le signe est donc *le lieu même de la continuité-rupture*, et l'élément déterminant de la rupture tient au fait que les processus biologiquement hérités s'appliquent non plus seulement à des objets physiques comme dans le monde animal, mais à des *objets sociaux*, à ces « petits bruits émis par la bouche » (selon l'expression de Bloomfield, (1933/1970), qui sont conventionnellement associés à des dimensions de l'activité humaine. En d'autres termes, les signes ont cette propriété radicalement nouvelle dans l'évolution de constituer des *crystallisations psychiques d'unités d'échange social* et c'est cette socialisation du psychisme qui est fondatrice de l'humain.

Bibliographie

- Bloomfield, L. (1970). *Le langage*. Paris : Payot [Edition originale : 1933].
- Bronckart, J.-P. (1997). Action, discours et rationalisation; l'hypothèse développementale de Vygotsky revisitée. In Ch. Moro, B. Schneuwly, & M. Brossart, (Ed.), *Outils et signes. Perspectives actuelles de la théorie de Vygotsky* (pp. 199-221). Berne : P. Lang.
- Bronckart, J.-P., Bulea, E. & Bota, C. (2010). *Le projet de Ferdinand de Saussure*. Genève : Droz.
- Bruner, J.S. (1973). *Beyond the Information Given*. New-York : Norton.
- Bulea, E. (2005). Est-ce ainsi que les signes vivent ? *Texto ! [en ligne], Volume X, N° 4* (Disponible sur <http://www.revue-texto.net/>).
- Bulea, E. (2006). La nature dynamique des faits langagiers, ou de la « vie » chez Ferdinand de Saussure. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 59, 5-19.
- Bulea, E. (2010). Le défi épistémologique de la dynamique temporalisée. In J.-P. Bronckart, E. Bulea & C. Bota, *Le projet de Ferdinand de Saussure* (pp. 213-235). Genève : Droz.
- Constantin, E. (2005). Linguistique générale. Cours de M. le professeur F. de Saussure. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 58, 71-289.
- Engler, R. (1968). *Cours de linguistique générale, tome I*. Wiesbaden : Harrassowitz.
- Engler, R. (1974). *Cours de linguistique générale, tome II, appendice*. Wiesbaden : Harrassowitz.
- Komatsu, E. & Wolf, G. (1996). *Premier cours de linguistique générale (1907) d'après les cahiers d'Albert Riedlinger*. Oxford/Tokyo : Pergamon.
- Levy-Bruhl, L. (1927). *L'âme primitive*. Paris : Alcan.
- Piaget, J. (1936). *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- Piaget, J. (1937). *La construction du réel chez l'enfant*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.

- Piaget, J. (1992). *Biologie et connaissance*. Paris : Delachaux et Niestlé.
- Saussure, F. (de) (1922). *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. In Ch. Bally & L. Gauthier (Ed.). *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*. Genève : Sonor [Edition originale : 1879]
- Saussure, F. (de) (1975). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot. [Edition originale : 1916]
- Saussure, F. (de) (2002). *Ecrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Schneuwly, B. (1988). *Le langage écrit chez l'enfant: la production des textes informatifs et argumentatifs*. Paris : Delachaux et Niestlé.
- Turpin, B. (2003). La légende de Sigfrid et l'histoire burgonde. *Cahiers de l'Herne – Saussure*, 76, 351-429.
- Vygotski, L.S. (1997). *Pensée et langage*. Paris : La Dispute [Edition originale : 1934].